Document generated on 07/11/2025 11:11 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Cent jours avec Caroline. Centenier

Gaëtan Brulotte

Number 100, Winter 2009

Cent

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2660ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Brulotte, G. (2009). Cent jours avec Caroline. Centenier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 13–23.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Cent jours avec Caroline. Centenier [1]

Gaëtan Brulotte

COMMENT dire Caroline en si peu de lignes ? Pourrai-je l'arracher à l'image confuse qui me reste d'elle, un souvenir de hasard et de quête, de fougue et de désordre, de passions et de cris ? Je l'ai connue en ravissante jeune femme dans la trentaine. Vive, aux reparties cinglantes, au rire bruyant, aux jugements définitifs sur les êtres et les choses.

Elle avait beaucoup bu ce soir-là chez des amis communs de banlieue, au cours d'un party en plein air par une agréable soirée d'été. Elle aimait exhiber sa beauté et elle s'est retrouvée les seins nus, assise sur les genoux d'un invité comme pour attirer mon attention, mais je n'ai jamais aimé les femmes qui se dégrafent en public au dessert.

Elle était accompagnée de son amie Laure, qui venait de perdre son amoureux vietnamien. Par réaction, mon désir se porta plutôt sur celle-ci, bien qu'elle ne fût pas mon genre. Tout comme pour moi le champagne l'avait enhardie. Nous partîmes ensemble au milieu de la nuit sans même avoir fait vraiment connaissance. Dans le taxi bondé d'amis, je la portais sur mes genoux et nous passâmes tout le trajet à nous embrasser. Elle m'invita chez elle dans un obscur studio minuscule. Il fallait grimper vers le lit par une échelle. Mauvais départ. Nous restâmes dans le noir et aucune fulgurance n'eut lieu entre nous, sauf des moments de tendresse. Elle ne m'attirait pas et le souvenir de son Vietnamien la hantait encore trop. Je partis à l'aube et ne la revis plus jamais.

---

1. Le « centenier » est le nom que j'attribue à un type de narration brève à forme fixe, mais souple, comportant soit cent phrases, soit cent paragraphes, ou encore cent situations, séquences, actions, traits, évocations, points de vue, etc. Ici, Caroline en une centaine de jours et autant d'anecdotes.

Le lendemain, ma réputation circulait déjà dans le petit cercle des connaissances. J'étais un bel impuissant, ainsi que Caroline me le rapporta deux jours après, alors que je prenais un verre chez elle. Elle voulait me voir pour que je lui écrive des textes, des poèmes et des histoires brèves surtout, pour son club littéraire. C'était un prétexte pour mieux nous apprivoiser. Cette fois, nous fîmes mentir la rumeur à mon sujet.

Comment dire l'aura de cette femme ? Il aurait fallu une équipe de tournage douée pour la capter. Mais ce n'eût pas été suffisant. C'eût été comme tenir une bougie devant le soleil. Elle échappait à toute définition.

Elle était l'exception. Je ne l'ai pas connue longtemps, un peu plus de trois mois, cent jours exactement, mais cela suffisait pour que je la considère comme une trouvaille de la génétique, une invention géniale que j'eusse aimé avoir créée. Dès sa naissance, elle sortait de l'ordinaire puisque, à quatre jours, elle était énigmatiquement bleue avec les appendices noirs, telle une asphyxiée revenue d'un autre monde. Sa mère pria le ciel de la sauver et promit de l'habiller en saint Antoine pendant un an. Elle fut guérie. De quel mal ? Personne ne le sut. Elle vécut les premiers moments de sa vie ainsi déguisée en moine. Les photos qu'elle me montra d'elle-même en bébé monacal auraient mérité les cimaises de quelque musée de l'enfance.

Plus tard, à huit ans, elle devint aveugle pendant six mois. Sa mère supplia sainte Thérèse d'intervenir à son tour. Caroline se rétablit une fois de plus. Pendant un an, on la vêtit donc en nonne pour remercier Thérèse des faveurs accordées. Une décennie après, elle fréquentait une école anglaise menée par des religieuses. En classe, c'était le boute-en-train. Deux enseignants la marquèrent : un Italien aux cheveux gris, professeur de dessin, et un jeune athlétique qui assurait la gymnastique. Ashleigh, une camarade de Caroline, âgée de dix-huit ans, était fortement attirée par ce dernier, même si elle était fiancée et son mariage, proche. Un jour, la professeure de maths, une Américaine obèse, tomba malade. Le

gymnaste dut la remplacer au pied levé. Beau et séducteur, il troublait toutes les jeunes filles de l'école, mais c'était surtout Ashleigh qu'il rendait folle, sans trop s'en rendre compte bien que tout le monde le sût. En attendant son arrivée dans la salle de cours, Caroline écrivit au tableau pour faire patienter le groupe : « Il vint lui enseigner l'arithmétique. Pour l'addition, il l'embrassa une fois, puis deux fois. Il augmenta ses empressements partout, voilà pour la multiplication. Elle refusa d'aller plus loin, c'est la soustraction. Il insista, elle le repoussa, arrive la division. » Une religieuse survint au milieu de l'esclaffement général et surprit Caroline qui venait de terminer sa plaisanterie au tableau. On la punit en la maintenant debout dans un coin pendant une semaine. Mais elle était fière d'avoir ainsi contribué à sauver les fiançailles de son amie.

Vers la même époque, l'espiègle Caroline mit des affiches d'hommes nus en érection dans les toilettes communes du dortoir pour faire fuir les filles conservatrices de l'étage, car elles étaient malpropres, ne tiraient jamais la chasse d'eau et y laissaient un dégoûtant désordre de mégots, de papier déchiré et de revues au sol. Le stratagème réussit à merveille et fit refluer les prudes vers un autre étage.

À vingt ans, elle poursuivait une licence en philosophie quand elle eut son premier amant. C'était jeune pour l'époque, mais ses études représentaient davantage un exploit pour elle, car elle disait venir d'une famille et d'un village où le mot le plus long et le plus complexe qu'on puisse entendre était *ouananiche*. Quand elle y retournait, elle essayait d'ailleurs d'employer un lexique simple et minimal pour qu'on la comprenne, et pourtant on la jugeait snob. Son ami de l'heure l'entraîna vite à travailler comme strip-teaseuse dans un bar pour arrondir leurs fins de mois d'étudiants. Elle revendiquait d'être la première féministe strip-teaseuse universitaire à gagner le monde des travailleuses du sexe pour le transformer de l'intérieur. À vingt-six ans, se sentant déjà vieille, elle se rendit en Roumanie pour une cure de jeunesse aux hormones, accompagnée d'herbes et de cocaïne. Elle

souhaitait aussi étudier le communisme, avant qu'il ne s'effondre. Elle interviewa des médecins, s'amouracha de l'un d'eux qui, au vu de sa fatigue persistante, détecta en elle une forme de mononucléose qu'on croyait réservée aux soldats. Il lui banda les yeux pour la montrer à ses collègues, tel un spécimen rare. On essaya des traitements électriques qui lui brûlèrent les gencives. On lui fit prendre du LSD pour la faire parler, elle devint catatonique pour un moment. On finit par l'expulser du pays car on la croyait espionne pour le compte des Américains.

Pour finir ses études, elle se mit alors à vendre des mélangeurs au public et faisait des démonstrations truquées dans les marchés et dans les foires. Elle introduisait subrepticement du savon dans les blancs d'œufs pour les faire mousser davantage, injectait de l'eau dans les oranges pour qu'elles produisent plus de jus quand elle les pressait devant le public, remplissait la table d'objets afin que les passants, ne pouvant déposer leur verre vide, se sentent obligés de rester, ce qui en attirait d'autres. Ou bien encore pour les faire attendre, elle leur donnait de la soupe très chaude pour qu'ils ne puissent pas la boire vite.

Comment encore faire ressortir son excentricité douce ? À trente ans, ayant déjà entamé une carrière diplomatique, elle aimait toujours glisser en chaussettes sur les parquets cirés, courir dans les escaliers, appuyer sur tous les boutons de l'ascenseur, traverser les rues à l'extérieur des passages réservés aux piétons, offrir des fleurs aux hommes, porter une pierre de dix kilos dans sa serviette pour la forme, couvrir ses abat-jour de billets de banque, sortir sa voiture la nuit en roulant en marche arrière dans le quartier et transformer tout en tirelire : ainsi perça-t-elle une fente dans le dos d'une statuette en plâtre de la Vierge pour y mettre sa petite monnaie. Elle collectionnait aussi les figurines d'ânes. Elle en possédait déjà une centaine. C'était sa marotte et sa mascotte, disait-elle, car elle s'est toujours définie comme un âne. Têtue comme un âne.

Lorsque j'ai commencé ma liaison avec elle, elle animait depuis un certain temps son club littéraire et philosophique

mensuel qu'elle prétendait être financé par un certain Arthur, qu'elle décrivait comme un vieux chauve, borgne et laid, que personne ne vit jamais. Ma contribution à cette association se limitait à lui fournir des textes pour l'inspiration des membres et leurs discussions, écrits qu'elle me payait en nature, d'un peu d'amour occasionnel. Elle me donnait les idées et je les mettais en forme. Elle tenait ces réunions dans un petit café de quartier modeste avec des tables en formica, des chaises en chrome et en skaï noir. Un comptoir en U occupait le centre du lieu. Germaine y était la seule serveuse, vulgaire mais sympathique en robe et tablier blancs, avec une toque rousse et des lèvres lippues, tout droit sortie d'une toile de Hopper. C'était une amie d'enfance de Caroline. Le café y était bon. L'endroit fourmillait de solitaires qui venaient se confier à Germaine au comptoir, confidences que cette dernière s'empressait de répéter à Caroline à la première occasion. « La Patte » en constituait le pilier. Ainsi surnommait-on un boiteux qui y passait ses journées quand il n'était pas chez son ami le cordonnier qui lui fabriquait des chaussures spéciales à semelles surcompensées. Il avait la réputation d'être le mystérieux Arthur qui soutenait le café littéraire de Caroline, mais personne ne put jamais le confirmer. Était-il un de ses amants ? Certaines mauvaises langues le prétendaient.

À son club, le ton militant de Caroline augmentait chaque fois. Avec le temps, elle exigeait plus d'engagement dans les textes que je lui rédigeais. Elle s'en prenait au lobby des armes à feu, partait en croisade contre la violence chez les jeunes, fustigeait le port d'armes, condamnait la cigarette et la drogue, dénonçait les dangers du portable pour le cerveau, tout y passait.

Assez vite, comme pour sceller notre liaison, elle eut l'idée de convoler avec moi pour une semaine de rêve en Grèce sur l'île de Lemnos. Chez elle, un projet ne restait jamais longtemps à l'état larvaire. Nous partîmes donc. Nous logeâmes dans un bungalow près de la plage avec vue sur la mer. Ce furent des heures de lumière, de sel, d'eaux vertes, de

sensualité, de mollesse et d'azur fin. On changeait les fleurs quotidiennement dans la chambre et on mangeait des pamplemousses frais chaque matin ainsi que des raisins blancs du jour. C'était un pays bon comme du pain où l'on n'avait qu'à tendre le bras pour cueillir une olive, une grenade ou une figue. Les paysages ressemblaient aux tableaux de Millet, avec cependant beaucoup de chèvres et d'ânes en liberté, ce qui ravissait ma compagne.

Souvent, nous sommes allés à pied au village manger du poisson. Un soir, nous rencontrâmes Alex que Caroline avait connu à l'occasion d'un précédent séjour, un grand brun au visage osseux toujours souriant sur des dents immaculées et à propos desquelles Caroline ne cessait de s'émerveiller. Il mangea avec nous, mais, au cours de la soirée, je m'aperçus que, étourdie de vin résineux, elle lui jouait du pied sous la table. Je compris qu'ils avaient été amants dans le passé. Il nous raccompagna vers l'hôtel. Le couple s'attarda derrière moi. Je les surpris en train de s'embrasser. Je les laissai et je rentrai, le cœur remisé dans ma poche de misère. Caroline finit par suivre une demi-heure plus tard. Je lui fis ma première scène. Nous ne sommes plus allés au village pendant notre séjour. Le menu de l'hôtel offrait de toute façon une variété de moussakas, calamars, poulpes, *caftedes*, sardines, feuilles de vigne, variété susceptible de satisfaire notre appétit.

Quelques jours après, nous étions à Paris où la menait une mission pour son travail. Nous logions dans un coquet meublé de la rue de Pontoise. Par un dimanche matin ensoleillé, traversée du bois de Boulogne en direction du lac avec cette femme flamboyante au volant de notre voiture de location. Elle chantait allègrement en sautillant sur son siège. Elle semblait au faîte du bonheur. Soudain, une Renault arrêtée sur le bord de la route fit demi-tour juste devant nous. La collision fut violente. Fracas de métal embouti et de vitre cassée. Sentiment que ce n'était pas possible. Je fus blessé à la jambe, l'autre conducteur, à l'épaule. Caroline perdit connaissance. On la transporta à l'hôpital américain. Elle souffrait d'un

traumatisme crânien et il y avait des risques d'hémorragie dans la cage thoracique. Elle passa deux jours en observation dans des conditions pitoyables et déprimantes. Je la ramenai à l'appartement et m'occupai d'elle pendant plusieurs semaines. Cette épreuve nous rapprocha.

Les ecchymoses à peine effacées, nous retournâmes au bois de Boulogne un autre dimanche, histoire de clore notre promenade interrompue et d'effacer les mauvais souvenirs. Lorsque nous sommes revenus de notre balade autour du lac deux heures plus tard, le coffre de la nouvelle voiture était béant sur le stationnement. Avions-nous, étourdis, oublié de le fermer ? Nous avions laissé nos deux sacs à main sous les sièges. Ils avaient disparu et avec eux nos pièces d'identité, nos cartes de crédit, nos chéquiers. J'y avais même un chèque en partie préparé pour le montant du *Grand Larousse encyclopédique* que je venais d'acquérir, mais sans nom de bénéficiaire. Je devais le remettre le lendemain à la personne concernée.

Pendant que nous faisions les déclarations nécessaires à la police, les voleurs cambriolaient notre appartement dont ils avaient sans doute eu l'adresse sur des papiers dans nos sacs. Stupeur et rage, mêlées de profonde détresse. Tous les tiroirs étaient renversés au sol et les bijoux envolés. Le lendemain, nous étions à la banque dès avant l'ouverture et deux suspects nous précédaient, l'un attendant à la porte, l'autre surveillant sur le terre-plein en face. Sans doute pour encaisser le chèque non libellé et peut-être d'autres chèques avec ma signature imitée. Nous ayant assurément reconnus à notre arrivée, ils se firent des signes discrets et disparurent.

Quelque temps plus tard, en guise de fuite, nous nous sommes envolés vers Dakar pour une semaine, croyant jouir d'une grande bouffée d'exotisme. Le soleil fut sans cesse obscurci par un rideau de sable soufflé de Mauritanie. Souvenirs d'asthénie générale, de quinine contre la malaria, de routes de terre poussiéreuses, de marchés animés encombrés, d'hôtel aux murs dénudés en ciment vert d'hôpital, de chorégraphies et de musiques frénétiques peu romantiques au moment du buffet du soir. Au retour, l'avion décolla trop lentement et un

oiseau s'engouffra dans un des réacteurs. Nous dûmes larguer neuf tonnes de carburant dans l'océan avant de retourner atterrir d'urgence avec seulement trois moteurs. Nous étions en première classe, et on nous gâta avec du champagne et du caviar en attendant que la réparation soit effectuée. Le mécanicien était énorme mais paraissait tout petit debout dans le réacteur géant. Une fois son travail terminé, il vint voir le pilote pour lui remettre des documents à signer et il sortit de la cabine avec un magnum de reconnaissance à la main et un sourire perlé de sueurs au visage. Caroline lui offrit son caviar pour le remercier. Ce n'était pas nécessaire, mais elle pouvait céder sa chemise à un inconnu sur une impulsion. En japonais, il paraît que les prénoms peuvent être des verbes. « Donner » serait le sien. Cette générosité gratuite, spontanée et permanente me séduisait beaucoup en elle.

Je dus passer la semaine du retour à Paris au lit. Congestions, toux, fièvre, diarrhée, vomissements, maux de ventre et de tête. Je ne sus jamais quelle bactérie m'avait adopté au Sénégal. La mission de Caroline étant bientôt terminée, nous rentrâmes à Montréal et elle dut vite héberger sa propre mère qui était soudainement dépourvue de tout, après que son mari, et le père de ma compagne, plombier et violeur de femmes, décéda d'une crise cardiaque.

Elle me demanda de venir emménager avec elles deux. Je le fis. Les difficultés financières augmentant cependant, elle proposa de mettre en location la seconde chambre d'amis de notre spacieux appartement. Elle s'attendait à avoir du mal à louer cette pièce. Je la soutins du mieux que je pus dans cette démarche. À notre grand étonnement, nous reçûmes de nombreux appels de gens tous plus misérables les uns que les autres dont nous écoutions pendant des heures les gémissements. Ce fut un moyen inattendu de découvrir l'ampleur de la détresse humaine autour de nous.

Nous cherchions un colocataire pour nous aider et qui ne nous compliquerait pas la vie. Nous eûmes ainsi affaire à un efféminé séducteur qui était barman et qui nous posa des centaines de questions personnelles. Il fit toutes sortes de

promesses impossibles à tenir, nous confia une liste impressionnante de références inutiles pour inspirer confiance. Caroline écarta sa candidature, il lui semblait malhonnête. Puis vint une femme mannequin à grandes lunettes de soleil, à robe légère avec un décolleté plongeant. Elle avait pris rendez-vous au volant de sa voiture avec son téléphone portable, elle notait les indications et consultait un plan tout en conduisant et en commentant la densité de la circulation sur la route, ce qui nous faisait craindre d'être les témoins d'un accident en direct. Vite classée en personne à haut risque. Ensuite, se pointa un banquier au regard franc et droit, mais qui mentait à pleine bouche, qui n'avait pas les moyens de payer la caution, qui voulait nous remettre l'argent comptant du premier mois sur-le-champ, mais il fumait, c'était rédhibitoire. Un autre homme complètement ivre appela plusieurs jours d'affilée avec, chaque fois, les mêmes difficultés à articuler tellement il était soûl et souffrait d'amnésie. Le lendemain, ce fut le tour d'une riche divorcée hispanique et hystérique à l'accent fort, qui voulait louer sans voir, pleurait au téléphone pour qu'on la privilégie, vantait ses vertus morales et même ses mérites physiques, nous harcelait à coups de dizaines d'appels par jour pour nous promettre des cadeaux, de petits plats mijotés, voire des nuits d'amour débordantes à trois. Source de problèmes. Enfin un service communautaire désirait utiliser une chambre à long terme comme mouroir rotatif pour des cancéreux en phase terminale, les hôpitaux ne suffisant plus à la tâche.

Nous étions sur le point de céder à ces fins humanitaires quand, un soir, la nouvelle tragique nous parvint par téléphone : la mère de Caroline avait été éventrée en plein jour dans un ascenseur de grand magasin par deux jeunes voyous qui n'en voulaient qu'à son argent. Sans doute avait-elle résisté. Quelle fin sordide ! Caroline ne se contenait plus et se lamentait de douleur, inconsolable. Elle perdit brusquement la voix pendant plusieurs semaines.

Je l'aidai bientôt à déménager dans un appartement plus modeste. Peu après, nous nous séparâmes, sans drame. Était-ce l'effet de son troublant silence ? Je ne saurais le dire. Elle

sentit soudain la rouille s'installer dans les gonds du cœur. Elle avait sans doute épuisé notre relation et devait éprouver le besoin de rafraîchir ses désirs. Son ancien professeur italien de dessin retraversa sa vie, bien qu'il fût beaucoup plus âgé qu'elle. Elle retrouva alors la voix aussi brusquement qu'elle l'avait perdue. Je me dis que la mort de son père avait dû influencer ce choix affectif, plus que celle de sa mère.

Je perdis contact avec elle jusqu'au jour où elle m'appela pour prendre de mes nouvelles. J'en étais heureux, je m'attendais à une conversation sémillante, mais la chape du temps s'abattit sur moi. « Je suis de plus en plus vache, me confia-t-elle abruptement. J'avale des hormones, je perds mes cheveux. Je suis vieille, maigre, laide, et je vis comme un chien, par terre, à cause d'une sciatique. Il y a des papiers partout sur le plancher. Je ne m'y retrouve plus. Je deviens folle. Je perds la tête. Je n'ai plus le goût de rien. Je ne mange presque plus. J'ai envie tout le temps de pleurer. Mais je n'y arrive pas. J'ai eu une opération pour la sinusite il y a quelque temps et ça m'a enlevé les larmes. J'ai de la peine et je ne peux pas pleurer. Le médecin m'a donné des gouttes pour me tenir lieu de larmes. Alors parfois une perle surgit et j'ai envie de la retenir, de la remettre dans mon œil, parce que c'est précieux. Je suis la femme qui ne peut pas pleurer. Quand je vois un malade, j'ai envie de sangloter ; un film triste, je grimace de douleur de ne pas pouvoir m'épancher. J'en suis devenue encore plus sensible, d'autant que mes capacités auditives ont, elles aussi, diminué depuis mon intervention. Je veux mourir demain parce que j'ai des questions à poser à Dieu. On me dit que Dieu ne m'appellera pas. Pourquoi ? Je veux le confronter. Quelle question voulez-vous lui poser ? me demande-t-on. Je veux savoir pourquoi il a fait les crimes et la souffrance, voilà ce que je veux obtenir de lui. Dans ce cas, Dieu ne vous appellera jamais, me dit-on. Mais pourquoi ? Vous allez lui donner trop de maux de tête. »

Je n'entendis plus parler d'elle jusqu'à ce que j'apprenne sa mort à la suite d'une agression par deux voyous qui voulaient lui voler son sac à main : elle se défendit en s'asseyant

dessus. Ils la rouèrent de coups, puis elle rentra chez elle sans se faire examiner malgré les contusions et les lésions. Le lendemain soir, son compagnon italien la trouva morte dans son lit. C'était une réplique absurde de la tragédie de sa mère. J'aurais préféré qu'elle éclate d'émotion en écoutant du jazz dans une voiture à haute vitesse sur une autoroute louisianaise déserte entre Maringouin et Grosse Tête après une orgie d'écrevisses. Cette fin était cependant à l'image de toutes ses sorties, lesquelles étaient telles, qu'elles rendaient inexistants ceux qui restaient en scène.

M'a transmis cette tragique nouvelle un ami qui avait été, lui aussi — il sentait le besoin de s'en confesser —, un de ses amants à partir de la fameuse soirée au cours de laquelle je l'avais rencontrée. Même au-delà de la mort, Caroline continue pour moi d'être une sorte de vivandière métaphorique dont les souvenirs me nourrissent spirituellement quand j'ai le cafard et m'aident à vivre mieux. Aucune image de soi ne pouvait rester intacte après son passage sauvage. Mes cent jours avec elle furent une succession de points forts et de drames, d'extases et de souffrances, où les bonheurs intenses se pointaient sous la poisse d'ensemble comme des perce-neige, mais je continue d'y puiser des gouttes d'oxygène. Cependant, il m'arrive encore de me demander si ce genre de souvenirs mérite d'être écrit et si les choses mises en mots existent dans un autre registre. Je me réconforte en me rappelant que l'éternité se nourrit sans cesse des œuvres du temps. Mine de rien avec sa passion d'être et ses modestes commandes de textes, que ce soit vers de mirliton ou narrations brèves, essais littéraires ou discours engagés, c'est elle qui m'a mis sur la voie de l'écriture et a conféré plus de sens à mon existence. Je ne pourrai jamais assez l'en remercier.